



www.comptoirlitteraire.com

présente

**“Mort à crédit”
(1936)**

roman de Louis-Ferdinand CÉLINE

(680 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (p.5),

l'intérêt de l'action (p.5),

l'intérêt littéraire (p.8),

l'intérêt documentaire (p.11),

l'intérêt psychologique (p.12),

les idées (p.16),

la destinée de l'œuvre (p.17).

Bonne lecture !

Résumé

Le narrateur, Ferdinand, vers 1933, pratique «/a médecine, cette merde», dans une clinique de banlieue, «la Fondation Linuty», trouvant que c'est un métier éprouvant, car il fait face aux misères et aux petitesses humaines. Débordé, déboussolé et surtout ennuyé par ses patients, qui rarement le paient, il jette, sur la détresse humaine, un regard non seulement désabusé mais aussi empreint d'une forte dose de cynisme. Alors que, après une dure journée, il quitte la clinique, «une gonzesse» éplorée le supplie de bien vouloir effectuer une dernière visite à domicile, pour ausculter son enfant dont il découvre qu'elle est battue. Il déclare : «J'aime mieux raconter des histoires». Mais son ami, Gustin Sabayot, lui conseille de raconter «des choses agréables... de temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie...» Or il a écrit un conte médiéval (la "Légende du roi Krogold" qui est en lutte contre «la Christianie»), et se plaint auprès de sa secrétaire, «la Vitrive», qui a malencontreusement égaré le manuscrit. Le cherchant chez elle, il rencontre sa nièce, Mireille, qui est «un vrai scandale sur pétard» ; aussi la mène-t-il au Bois de Boulogne où leurs ébats provoquent une véritable émeute, à la suite de laquelle il tombe malade, est assailli par la fièvre, se retrouve cloué au lit, y reçoit la visite de sa mère, qui est si larmoyante et vindicative qu'il finit par la chasser, ne supportant pas ses mensonges sur leur passé. Et cela fait remonter à sa mémoire tous ses souvenirs.

Il évoque donc son enfance, vers 1900, alors qu'il était le fils unique de parents qui menaient une vie étriquée à Paris, d'abord rue de Babylone puis dans le «Passage des Bérésinas», un lieu infect, sans air, une sordide galerie de petits commerces qui croulaient tous sous les charges et les dettes, par ailleurs une véritable «cloche à gaz» [celui qui donnait l'éclairage permanent], empuantie par l'odeur, où ils étaient entourés de voisins, dont «la Méhon» et «Madame Divonne», prompts aux jalouxies mesquines et aux commérages. Son père, Auguste, était un petit employé de bureau, un correspondancier, dans une compagnie d'assurances, "La Coccinelle-Incendie", où il était en butte aux humiliantes tracasseries quotidiennes de son chef de bureau, subissait mille vexations pour un salaire ridicule, ce qui faisait que, ne se sentant pas estimé à sa juste valeur, il était plein de rancœur, acariâtre, qu'il traversait curieusement des périodes de grand mutisme, n'en sortant que pour exprimer un antisémitisme ridicule, battre sa femme et, surtout, son fils, en ne laissant passer aucune occasion de lui donner une gifle ou un coup de pied, de l'humilier, se vengeant ainsi de ce qu'il subissait à son travail. La mère de Ferdinand, Clémence, souffrait d'une jambe atrophiée qui la faisait boiter, mais, incarnant le devoir et une exigence morale quelque peu verbeuse, s'acharnait à essayer de vendre, dans son petit magasin, des dentelles (Ferdinand se souvient des visites que lui et elle faisaient chez Mme Héronde, qui les reprisait), des guipures, des guéridons, des bibelots, des vieilleries de toutes sortes, en montrant beaucoup d'énergie et de résignation. En effet, ces gens ne faisaient que des sacrifices, encore des sacrifices, toujours des sacrifices. Leur moralisme petit-bourgeois mettait sans cesse Ferdinand en opposition avec eux. Et leurs querelles conjugales ne rendaient pas moins étouffant le terne conformisme de leur vie quotidienne. Toutefois, avec son père, Ferdinand fit la visite de l'Exposition universelle, en fait, une véritable épreuve.

Cet enfant eut longtemps du mal à «se torcher le cul». Il grandissait en étant incompris, et, à la moindre peccadille, on lui infligeait des «torgnoles» sans prendre le temps de l'écouter, ses parents s'imaginant être en présence d'un abominable vicieux, qu'ils voyaient, d'ores et déjà, monter sur l'échafaud. Ne lui convenait pas non plus l'école où, un matin, on le renvoya chez lui à cause d'une méningite. Il passa sa convalescence à Asnières chez sa grand-mère, Caroline, dont il se rapprocha encore plus, ne trouvant de consolation qu'auprès d'elle, qui méprisait ses parents, car elle était capable de se défendre contre ses locataires à qui elle savait faire payer leurs loyers, et qui avaient beau boucher les toilettes pour avoir un motif de plainte car elle les débouchait aussitôt ! Mais, un jour de janvier, à tripoter comme ça l'eau froide, elle attrapa une pneumonie, et, dignement, mourut. Cette mort prématurée donna à Ferdinand un énorme chagrin. Mais la famille eut l'heureuse surprise d'un héritage de trois mille francs qui, toutefois, allait fondre rapidement.

Comme la boutique de Clémence rapportait peu d'argent, elle décida, en accord avec Auguste, d'aller faire la tournée des marchés de banlieue, emmenant avec elle Ferdinand qui découvrit les joies de la

désobéissance avec «*Popaul*», un voyou qui vendait des boutons, ce qui lui fit commettre un acte de vandalisme symbolique, la destruction d'une horloge. On le remit donc à l'école.

Un médecin, ayant constaté son mauvais état de santé causé par la vie dans le «*Passage*», ordonna trois semaines au grand air. Aussi fut-il décidé que la mère et le fils iraient cet été-là à Dieppe respirer l'air marin, le temps qu'il faudrait, elle allant frapper aux portes des villas bourgeois pour essayer de vendre ses fanfreluches, lui attendant sur un banc. Lors de sa première baignade, il manqua se noyer. Le père, ayant eu droit à des vacances, les rejoignit les quinze derniers jours. La famille fit alors une excursion en Angleterre qui se révéla catastrophique car, sur le bateau, la tempête rendit malades tous les passagers ; puis, à terre, ils furent soumis à un véritable déluge qui les empêcha d'entrer en quelque endroit. Ils revinrent à Paris dans un piteux état. Mais le père, qui pouvait avoir une faconde intarissable, allait, aux voisins du «*Passage*», raconter cette équipée en la transformant, en la magnifiant, étourdissant, enchantant, émerveillant son auditoire, non sans soulever la mauvaise humeur de cette envieuse voisine qu'était «*la Méhon*».

Ferdinand trouvait quelque consolation auprès de son oncle, Édouard, un bon vivant plein de bonté, qui survenait parfois, emmenant alors la famille en des parties de campagne. Il avait un autre oncle, Arthur, qui, lui, était un mauvais garçon adonné à la boisson, et qui, acculé par les dettes, avait dû se réfugier en banlieue.

Approcha le jour du certificat d'études, d'où l'apprehension de ses parents qui se ratatinèrent, avant de se rassurer enfin quand il l'obtint, se disant que, peut-être, on pourrait arriver à tirer quelque chose de ce fils, et, finalement, lui trouver un emploi, le voir rapporter sa paie. Mais, pour cela, il fallait d'abord l'habiller.

Paré de pied en cap, il fit son entrée dans la vie, c'est-à-dire qu'il fut placé en apprentissage comme manutentionnaire chez un certain Berlope qui vendait du tissu dans le Sentier. Hélas, il y fut en butte aux tracasseries de son chef de service, le sadique M. Lavelongue, qui, l'ayant surpris en train de raconter la «*Légende du roi Krogold*» à son camarade de travail, le fit flanquer à la porte, en le traitant de «*petit voyou*» !

Tout était donc à recommencer ; il fallut l'habiller à nouveau, le présenter à nouveau, tenter de le recasser. Après une longue et angoissante recherche, Édouard le fit embaucher par Gorlogé, un joaillier s'échinant dans un tout petit atelier alors que son commerce traversait une crise depuis plusieurs années. Ferdinand était représentant, devait aller essayer de vendre ses bijoux. Or il obtint, d'un Chinois, la commande d'un bijou représentant Çakya-Mouni, le dieu du bonheur chinois ; il fut félicité par son patron car cela permettait de relancer l'entreprise. Et le bijou fut fabriqué. Mais Gorlogé dut retourner à l'armée en tant que réserviste pour y «*faire ses vingt-huit jours*», et Ferdinand resta auprès de Mme Gorlogé et de son amant, Antoine. Il garda précieusement le bijou en attendant le retour du patron. Or, un soir, cette femme s'offrit à lui et, dans une véritable frénésie, littéralement le viola, tout cela pour, en fait, lui dérober le bijou. Aussi fut-il renvoyé en étant traité de voleur. Et le scandale éclaboussa ses parents qui, désespérés, ne savaient plus quoi faire de leur fils, voulaient se débarrasser de lui.

L'oncle Édouard conseilla alors de l'envoyer quelques mois en Angleterre pour qu'il y apprenne la langue, et ait ainsi plus de chance de trouver du travail à son retour en France. D'abord réticents, Auguste et Clémence finalement acceptèrent, et puisèrent dans les réserves de l'héritage de la grand-mère. Arrivé à Chatham, Ferdinand fut attiré par une foire, et fut séduit par une délurée vendeuse de beignets, Gwendoline, qui aurait bien aimé qu'il reste avec elle. Mais, après toute cette nuit, il lui fallait tout de même rejoindre le «*Meanwell College*» qu'il découvrit dirigé par un homme vieux, triste et sévère, dont il fallait subir les sermons, le Dr Merrywin, tandis que sa jeune femme, Nora, était belle et douce, et s'occupait vraiment de leur petit groupe d'adolescents. Ferdinand éprouva aussitôt pour elle une passion lubrique, qu'il satisfaisait en «*se branlant*». Comme il avait décidé de refuser obstinément de parler anglais, et, comme on se garda de le contrarier, il n'acquit que quelques mots. Un collège moderne et somptueux, la «*Hopeful Academy*», se construisant à côté, la plupart des élèves quittèrent l'ancien pour le nouveau, laissant les Merrywin dans une situation économique catastrophique ; de ce fait, le directeur sombrait dans la prostration, et Nora perdit peu à peu la raison. Or, un jour, elle rejoignit Ferdinand dans sa chambre, s'offrant à lui pour un accouplement brutal et sans joie, après lequel elle s'enfuit en pleine nuit pour aller se noyer dans une rivière. Après Pâques, il ne restait que

deux élèves : un idiot nommé Jongkind et Ferdinand, qui passa ses journées à le promener, à contempler le va-et-vient des navires sur la mer. Cette existence lui plaisait, mais une lettre le contraignit au retour.

Au "Passage", il dut faire face à la déchéance de ses parents, encore plus pauvres, vivant dans l'angoisse et le travail acharné, lui reprochant son ingratITUDE et son égoïsme. L'état de la jambe de Clémence s'était aggravé, et ils durent prendre une femme de ménage. De nouveau, Ferdinand chercha un emploi, se présentant comme un jeune commis modèle, poli, honnête, modeste, travailleur, bon à n'importe quelle besogne, pas exigeant question salaire. Mais ce fut en vain : partout on affichait complet. Déprimé, écœuré, il se laissa gagner par l'oisiveté, ne fit, cet été-là, que flâner dans Paris tandis que la chaleur et la soif le torturaient. Or, un jour, alors que sa mère lui avait confié de l'argent pour faire des courses, il le dépensa en se laissant aller à participer, au "Jardin des Tuilleries", à une véritable bacchanale, au déchaînement d'une foule en délire érotique ; quand il rentra ivre, dans la nuit, son père se mit, une fois le plus, à le réprimander en tonitruant ; une immense colère, une rage aveugle envahit l'adolescent qui, se déchaînant, frappa son père en l'assommant avec la machine à écrire (sur laquelle il trimait en vain dans l'espoir d'une augmentation que pourrait lui apporter la maîtrise de la technique, toute neuve alors, de la dactylographie, maîtrise que, bien entendu, il n'arrivait pas à acquérir !), le laissant inconscient sur le sol, avant que les voisins ne le maîtrisent. Horrifié par son geste, il s'enferma dans une pièce qu'il ne tarda pas à repeindre de tous ses fluides en se vidant tel un geyser par les deux bouts de son tube digestif !

À nouveau intervint le providentiel oncle Édouard : il prit en charge le révolté qui vint vivre chez lui. Il lui trouva une place de «*Secrétaire du Matériel*» chez Courtial des Pereires, un savant et inventeur fantasque, chimérique, excentrique, flamboyant et loufoque, bavard impénitent, témoignant d'une extraordinaire puissance créatrice, publant une revue de vulgarisation scientifique, "*le Génitron*", «*périodique favori des petits inventeurs-artisans de la région parisienne*», dont les livraisons furent confiées à Ferdinand, son homme à tout faire qui devait aussi, dans le bureau du Palais-Royal, recevoir les inventeurs mécontents parce que leur projet n'avait pas été retenu. Courtial concevait lui-même d'étonnantes inventions, comme «*Le "chalet polyvalent", la demeure souple, extensible, adaptable à toutes les familles ! sous tous les climats.*»

D'autre part, prônant le plus léger que l'air, il faisait, à travers la France, devant un public d'abord impressionné puis de plus en plus séduit plutôt par les débuts de l'aviation, des ascensions dans son ballon à air chaud, «*le Zélé*», pour lesquelles Ferdinand l'aidait, s'employant en particulier à raccommoder la toile jusqu'à sa pitoyable fin.

Mais Courtial menait une vie de bâton de chaises et jouait aux courses, ne cessait de s'endetter, et disparaissait des jours entiers dans sa cave pour échapper aux créanciers. Pour se renflouer, il organisa un «*Concours du Mouvement perpétuel*». Mais, roublard, quelque peu escroc, il détourna les fonds, ce qui lui attira des ennuis avec la justice et avec les candidats inventeurs.

Or se présenta un commanditaire providentiel, le chanoine Fleury, qui lui donna de l'argent pour organiser un «*concours de la cloche à plongeurs pour la récupération des trésors engloutis*». Mais «*le cureton*», qui, bientôt, se révéla être un fou qui volait les fonds de sa paroisse, fut arrêté. En conséquence, les inventeurs qui avaient présenté leurs projets, bernés, furieux, dans une véritable émeute, attaquèrent et détruisirent le siège de la revue. Mais Courtial et Ferdinand parvinrent à leur échapper, et se réfugièrent à Montretout dans le pavillon de l'épouse de Courtial, Irène, femme à barbe, très masculine, que Ferdinand appelait «*la daronne*».

Mais, ruiné, Courtial vendit le pavillon, et tous trois s'installèrent à la campagne, à «*Blême-le-Petit*», dans une vieille ferme délabrée, y vivant dans des conditions extrêmement précaires. Courtial, croyant pouvoir révolutionner l'agriculture, voulut faire l'expérience farfelue d'une culture de légumes par ondes radio-telluriques. Il fonda aussi un «*Familistère de la Race nouvelle*» où il recueillit toute une troupe d'enfants venus des banlieues, qui devaient l'aider à rendre viable son projet ; mais ils furent rapidement livrés à eux-mêmes, dérobant tout ce qu'ils pouvaient dans les fermes aux alentours pour ne pas mourir de faim, se mettant ainsi à dos tout le pays. Et l'expérience agricole, qui soulevait elle aussi la colère des «*péquenots*» des environs et, encore une fois, celle des autres inventeurs, fut victime du froid et du gel, et tourna au fiasco. En conséquence, Courtial se suicida d'une balle dans la tête. «*La daronne*» et Ferdinand récupérèrent le corps et le ramenèrent dans une

brouette. Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, les gendarmes les attendaient, venus arrêter les enfants qui furent renvoyés à leurs parents.

Après la réapparition du chanoine, «*la daronne*» et Ferdinand se séparèrent. Abattu, en piteux état, il retourna à Paris, et, de nouveau, trouva refuge auprès d'Édouard, auquel il déclara vouloir s'engager dans l'armée, projet dont son protecteur voulut le dissuader, lui conseillant bien de ne pas agir sur un coup de tête, avant d'y consentir.

Analyse (la pagination est celle de l'édition de 1952)

La genèse

Dès 1932, "Voyage au bout de la nuit" à peine publié, Céline commença un autre roman autobiographique où il racontait son enfance et son adolescence, qui allait être "Mort à crédit", et serait le premier d'une série de trois, un autre racontant sa vie pendant la guerre (ça allait être "Casse-pipe"), le dernier, sa vie à Londres (ça allait être "Guignol's band I et II").

Le 7 décembre 1933, il acheta un appartement à Saint-Germain-en-Laye où il vint profiter du calme pour continuer à l'écrire. Il confia : «*Je ne débloque pas du bouquin, je suis en maison pour ainsi dire. Je ne sors plus. Saint-Germain me donne plus de ton. Je suis machine, je tourne mieux.*» À partir du 1er septembre, il loua une chambre à l'hôtel "Pavillon royal" à Saint-Germain-en-Laye où, dans le silence des jardins anglais, il poursuivit la rédaction de son roman, écrivant à Eugène Dabit : «*C'est un monstre cette fois. Je parle du fonds ! une énormité - 800 pages ! Ce sera sûrement le dernier au beau train des choses ! Mais cependant il faudra attendre qu'Hitler se lance sur l'Ukraine. Encore deux années sans doute. Mais je prophétise !*»

Le 28 mars 1936, il confia au journal "Le nouveau cri" : «*Voilà quatre ans que je travaille tous les jours à ce bouquin, à m'en faire maigrir de douze kilos.*»

Ce «bouquin», d'abord intitulé "L'adieu à Molitor", puis "Tout doucement", puis "Chanson morte", enfin "Mort à crédit" lui demanda en effet un travail colossal, lui ayant fait écrire des dizaines de milliers de pages pour la mise au point desquelles il entra, le 12 avril, en relation épistolaire avec Marie Canavaggia qui devint sa secrétaire littéraire, corrigea les épreuves en suivant le conseil qu'il lui donna : «*Il n'est pas de petits détails qui peuvent me lasser ! Je les veux tous ! La moindre virgule me passionne.*»

Il présenta le manuscrit à Robert Denoël qui s'affola de l'obscénité de certains passages, lui écrivant : «*Nous avons manqué le Goncourt [pour "Voyage au bout de la nuit"], nous ne raterons pas la correctionnelle !*», et lui demandant de récrire les passages les plus audacieux. Céline refusa : «*Voilà quatre ans que je travaille tous les jours à ce bouquin [...]. Je n'y changerai pas une virgule.*» En conséquence, Denoël remplaça ces passages par des «blancs». Et c'est ainsi que fut enfin publié "Mort à crédit".

L'intérêt de l'action

"Mort à crédit" finit là où commençait "Voyage au bout de la nuit". Mais, après l'explosion picaresque des aventures de Bardamu, Céline, tout en s'inscrivant dans cette ligne, le héros-narrateur (Céline donna un récit à la première personne, procédé auquel il allait se tenir dans la suite de ses œuvres) étant toutefois désormais désigné par son seul prénom, Ferdinand, ne voulut pas peindre une morne et paisible vie de famille, car cela ne lui parut ne pas être une bonne source d'inspiration romanesque. Car, selon les témoignages parvenus jusqu'à nous, il connut une famille aimante, des parents honorables et respectés, fut un fils unique choyé, qui, loin de subir de mauvais traitements, put bénéficier de cours de piano et, situation très rare à l'époque, faire de longs séjours linguistiques en

Allemagne et en Angleterre, grâce à l'héritage laissé, en 1904, par sa grand-mère [qui, en réalité, s'appelait Céline, nom que l'écrivain prit pour pseudonyme !], et qui mit la famille à l'abri du besoin. Mais Céline pensait qu'un écrivain doit «*noircir et se noircir*» ; la réalité ne l'intéressait pas ; il s'en écarta donc en allant toujours dans le sens d'une exagération, au point d'ailleurs de tomber dans l'invraisemblance, se comportant donc comme ces «*potes*» dont parle Ferdinand : «*Ils exagéraient que c'étaient des vrais délires ! Ils arrêtaient pas d'installer, ils s'époumonaient en bluff, ils se sortaient la rate pour raconter leurs relations... Leurs victoires... Leurs réussites... Tous les fantasmes de leurs destins... Y avait pas de limites à l'esbroufe...*» (p.346). Il écrivit un roman autobiographique où son vécu, même s'il constitue sa principale source d'inspiration, fut constamment transposé, déformé et inventé ; où, avec une rage inspirée, une vigueur peu commune, une douloreuse intensité, une sincérité obscène et mélancolique, il composa une bouillonnante et trépidante histoire, y présentant une famille de petits-bourgeois miséreux, dont le commerce est au bord de la faillite (d'où un souci des économies qui amenait à n'éclairer qu'une vitrine sur les deux que comptait la boutique, à déposer des objets au mont-de-piété, à se priver parfois de nourriture), une mère absente et soumise, un père colérique et spécialement impitoyable, un enfant persécuté au long d'une jeunesse sans joie, tous ces éléments étant dignes des pires romans de Charles Dickens. Il choisit des épisodes particuliers en leur donnant une dimension dramatique, le "*Passage des Bérésinas*" devenant le cadre d'une tragédie humaine ; la visite à l'Exposition universelle en 1900 paraissant un acte de bravoure ; la traversée de la Manche en famille prenant l'allure d'une expédition homérique. Avec la mort de Madame Bérenge, celle de la grand-mère maternelle, les suicides de Nora Merrywin et de Courtial, le lecteur est entraîné dans un courant de violence. Céline, qui ne fut jamais avare de détails sordides, satisfit encore son goût :

-Des déjections et des excréptions. Dans le roman, la nausée fait figure d'événement déclencheur au début (lorsque le narrateur est pris de fièvre), et il ne se passe quasiment pas un événement important sans qu'il soit ponctué de quelque diarrhée ou de quelque régurgitation. Vomir est un événement récurrent dans le roman, souvent décrit avec une insistance morbide. Au cours du trajet en bateau jusqu'en Angleterre, tous les passagers, sous l'effet du mal de mer, se mirent à rendre leur repas, Ferdinand allant jusqu'à préciser la consistance exacte de son dégueulis : «*C'est les crêpes !... Je crois que je pourrais produire des frites... en me donnant plus de mal encore... En me retournant toute la tripaille en l'extirpant là sur le pont...*» (p.140). Ferdinand parle du jour où il a passé l'examen pour l'obtention du certificat d'études, signalant : «*J'avais pissé dans ma culotte et recaqué énormément [...] Ma mère a bien senti l'odeur [...] J'étais tellement infectieux, qu'il a fallu qu'on se dépêche*» ; et, si son père fut d'abord ravi d'apprendre cette réussite, il l'a bien vite «*repoussé... Ah ! le cochon !... le petit sagouin !... Mais il est tout remplie de merde !*» (p.152).

-De la scatalogie. Céline insista sur le fait que Ferdinand eut longtemps du mal à «*se torcher le cul*», lui fit avouer : «*Comme défaut en plus j'avais toujours le derrière sale, je ne m'essuyais pas, j'avais pas le temps, j'avais l'excuse, on était toujours trop pressés... Je me torchais toujours aussi mal.*» (p.74), et que, même devenu apprenti, il ne laissait plus sécher la merde, dont il aimait sentir l'odeur, dans son cul, ce qui continua longtemps : «*J'ai eu de la merde au cul jusqu'au régiment*» (p.48).

-Des expériences sexuelles sordides et débridées qui laissent leurs participants comme des déchets : les ébats du médecin et de Mireille dans le Bois de Boulogne ; le viol de Ferdinand par Mme Gorloge ; les «*branlettes*» inspirées par Nora et leur folle nuit ; la bacchanale dans le "Jardin des Tuilleries".

Sous la plume d'un autre, cette insistance scabreuse produirait sans aucun doute un effet de mauvais goût ; mais Céline appartient à cette classe d'écrivains capables de transformer les aspects les plus bas et les plus triviaux de l'existence en sources d'émotion, de rire et de plaisir pour son lecteur dont pourtant il ne ménagea pas la sensibilité ou la pudeur.

En effet, l'amertume n'est plus la note dominante ; la noirceur n'est pas intégrale ; le désespoir côtoie la farce, la facétie, le burlesque, le truculent, le tohu-bohu, les caricatures étant plus poussées, la frontière entre le réel et l'imaginaire semblant moins nette que dans "*Voyage au bout de la nuit*". Céline éclaira la vie morose de Ferdinand grâce à un humour nostalgique et grinçant, qui permet de prendre de la distance dans les situations violentes.

Voilà qui fait de "*Mort à crédit*" un livre bien plus osé que "*Voyage au bout de la nuit*".

On pourrait croire à une noirceur presque intégrale, mais, malgré l'indéniable dureté et la cruauté palpable qui traverse le roman, il est riche de cocasseries irrésistibles. Céline décrivit une situation misérabiliste à l'extrême, et on sent poindre quelque peu de complaisance dans le malheur, voire de masochisme ; mais il lui donna une grande drôlerie. Se montrant un conteur fantasque, à la verve puissante, inépuisable, incomparable, manifestant un «hénaurme» sens du burlesque, étant capable de faire de la plus petite anecdote un tableau délirant, de créer tout un univers excessif, il suscita de nombreuses situations absolument loufoques, irrésistiblement drolatiques (dont les engueulades familiales !), qui permettent de prendre de la distance face aux misères et aux révoltes de Ferdinand. Incapable de dissocier la représentation de la «vacherie» des êtres humains du besoin qu'il avait d'en rire, Céline passait tout naturellement de l'horreur au grotesque, avec cette propension si française, dénoncée d'ailleurs par Beaumarchais, de prendre au sérieux les choses futiles et les vraies tragédies le plus comiquement possible. C'est certainement une de ses grandes forces. Il éclaira encore la vie morose de Ferdinand grâce à un humour nostalgique et grinçant, qui permet de prendre de la distance dans les situations violentes.

D'autre part, on découvre d'étonnantes touches de poésie : ainsi, alors que se prépare l'Exposition universelle, Ferdinand indique : «*On l'a vue se construire, au coin de la Concorde, la grande porte, la monumentale. Elle était si délicate, tellement ouvrageée, en gaufrerie, en fanfreluche du haut en bas, qu'on aurait dit une montagne en robe de mariée.*» (p.90) ; puis il visite «*la Galerie des Machines, une vraie catastrophe en suspens dans une cathédrale transparente*» ; plus loin, il signale que, aux Tuilleries, «*Les refrains s'enlaçaient quand même dans la jolie nuit tombante, à travers les zéphyrs pourris...*» (p.368). L'épisode du "Meanwell College" est délicieux, a même une dimension presque onirique, constituant comme une parenthèse dans le récit, du fait de cette vieille bâtisse en proie aux vents violents au bord de la falaise, du silence obstiné de Ferdinand, des personnages de Nora et de Jonkind le handicapé, qui sont très différents des autres personnages qui peuplent le roman.

On peut considérer que le roman se divise en deux parties à peu près égales, et constater que la seconde, l'histoire de la collaboration de Ferdinand avec Courtial des Pereires, est d'une tonalité différente. En effet, le temps romanesque se ralentit, le texte se fait plus régulier et plus apaisé. Il reste que les aventures sont extraordinaires ; que la narration est pittoresque et drue, Céline donnant d'ailleurs l'impression de se laisser un peu trop aller à son imagination et à sa verve, d'aimer se livrer à un comique désopilant, avec ce grand personnage de roman, cet original plein d'outrance et de jubilation verbale, cette véritable encyclopédie vivante, cet inoubliable inventeur aux délires donquichottesques, qui «*arrêtait jamais de produire, d'imaginer, de concevoir, résoudre, prétendre... Son génie lui dilatait dur le cassis du matin au soir... Et puis même encore dans la nuit c'était pas la pause... Il fallait qu'il se cramponne ferme contre le torrent des idées...*» (p.390). Avec sa grandiloquences et sa «factice gaîté», Courtial des Pereires a un tel poids, une telle vitalité, une telle présence, que, à lui seul, développé comme il l'est à travers le récit de ses frasques, de ses folies, de ses avanies (mot que Céline aurait dû employer à la place d'«avatars» [p.225, 433], une faute qu'il fit d'ailleurs tout au long de ses livres !), et de sa chute, il suffirait à un autre volume entier ; peut-être eût-il mieux valu que le livre, qui est foisonnant, énorme, complexe, s'arrête sur la révolte contre le père, qu'un autre livre soit consacré à ce personnage, qui fut le premier et peut-être le plus réussi des personnages comiques de Céline. Il lui fut inspiré par son passage, en 1917, à la revue "Euréka" où il avait été embauché par Raoul Marquis, dit Henry de Graffigny, écrivain polygraphe imaginatif, dans la carrière duquel on retrouve presque tous les exploits de Courtial. Mais, d'un scientifique rêveur, il fit un mégalomane obstiné et loufoque, le comique de caractère étant doublé par la parodie et le burlesque.

Céline se permit une grande liberté de composition, commençant d'ailleurs le livre en faisant comme s'il ne savait absolument pas de quoi il voulait vraiment parler, comme s'il semblait ne pas trouver sa voix, comme s'il hésitait à prendre la voie du récit de son enfance. Il s'attarda donc à décrire sa vie présente de médecin dans les années trente (indiquant par exemple : «*Mon tourment à moi c'est le sommeil. Si j'avais bien dormi toujours j'aurais jamais écrit une ligne.*» [p.16]), jusqu'à ce que, alors

qu'il racontait encore ses démêlés avec «*la Vitruve*», il mentionne «*la rampe du Pont*» à Courbevoie, et que cela le fait brusquement embrayer sur le récit de sa vie : «*C'est sur ce quai-là, au 18, que mes bons parents firent de bien tristes affaires pendant l'hiver 92, ça nous remet loin. / C'était un magasin de "Modes, fleurs et plumes". Y avait en tout comme modèles que trois chapeaux, dans une seule vitrine, on me l'a souvent raconté. La Seine a gelé cette année-là. Je suis né en mai. C'est moi le printemps.*» (p.27-28). Ce prologue désenchanté est, en fait, sans grand intérêt, tout à fait superfétatoire même ; c'est une erreur que Céline allait faire encore dans ses romans suivants !

Plus loin dans le texte, il se permet aussi d'évoquer ce qu'il entendait de sa «*piaule*» au moment même où il écrivait ; ainsi, lit-on, au début d'une séquence : «*Ré !... fa !...sol dièse !... mi... Merde ! Il en finira jamais ! Ça doit être l'élève qui recommence...*» (p.42).

La ligne du récit n'est donc pas chronologique ; elle zigzague parmi divers ordres de souvenirs ; elle suit les caprices de la mémoire ; le lecteur ne découvre plus seulement une expérience passée mais entre dans les allées et venues d'un témoignage improvisé

Le texte de ce foisonnant roman de 680 pages (beaucoup trop long, le nombre des anecdotes et l'importance qui leur fut donnée auraient pu être réduits pour n'en garder que la quintessence) est émiété en 168 séquences ni numérotées ni titrées, qui sont en général courtes, alors que certaines, au contraire, se gonflent démesurément pour permettre le déploiement d'événements intenses sinon totalement hallucinés, ce qui crée une alternance entre une forme de narration modérée et des pages épiques sinon apocalyptiques (le voyage de la famille en Angleterre, le viol de Ferdinand par Mme Gorloge, la bacchanale du «*Jardin des Tuileries*», le déchaînement de la colère du père, paroxysme d'une opposition longtemps latente).

«*Mort à crédit*» est un livre tout en violence et en émotion, qui empoigne, accroche, étreint : Céline connaissait le métier !

L'intérêt littéraire

Si, dans «*Mort à crédit*», on découvre cette autre inspiration, étonnante de la part du Céline qu'on connaît habituellement, qu'est «*La légende du roi Krogold*» (p.23, 25, 31, 34-35, 167-168 ; on allait apprendre, dans «*D'un château l'autre*», qu'elle constituait un livre qui se serait intitulé «*la "Volonté du Roi Krogold"*», et, en 2020, réapparut le manuscrit longtemps considéré comme perdu) ; si le livre présente aussi la langue du médecin (p.30) et la langue du vulgarisateur scientifique qu'est Courtial des Pereire, la plus grande partie du livre est le monologue de Ferdinand qui se déroule dans une langue populaire plus affirmée que dans «*Voyage au bout de la nuit*». On constate que la transformation de la voix est très nette, que le texte s'éloigne plus encore du langage écrit traditionnel, de la langue académique.

Il recourt à profusion à la langue familiale et populaire, à un argot dru et vert qui, sous sa plume, révéla un étonnant potentiel littéraire (mais nécessite le recours à un dictionnaire spécialisé !) ; citons ces quelques exemples : «*apache*» («*voyou*», «*malfaiteur*») - «*apéro*» («*apéritif*») - «*boniche*» («*bonne*», «*employée de maison*») - «*bouille*» («*tête*») - «*bourre*» («*policier*», «*gendarme*») - «*bourrin*» («*cheval*») - «*se branler*» («*se masturber*») - «*burnes*» («*testicules*») - «*business*» («*affaire*») - «*caisse*» («*poitrine*») - «*cambuse*» («*logement*») - «*caquer*» («*déféquer*») - «*carrer*» («*assener*») - «*cassis*» («*tête*») - «*cochon*» («*vicieux*», «*obscène*») - «*connerie*» («*bêtise*», «*maladresse*») - «*crève*» («*grave maladie*») - «*crever*» («*mourir*») - «*croupion*» («*croupe*», «*postérieur*») - «*croûte*» («*ce qu'on peut manger*», «*ce qui fait vivre*») - «*cureton*» («*curé*», «*prêtre*») - «*dabe*» («*père*») - «*daron*» («*patron*») - «*der des der*» («*tout à fait le dernier*») - «*embistrouillé*» («*empêtré*») - «*se fendre la gueule*» («*rire*») - «*flouze*» («*argent*») - «*foirure*» («*excrément liquide*») - «*fripouille*» («*voyou*», «*mauvais garçon*») - «*galure*» («*chapeau*») - «*gonzesse*» («*femme*») - «*guibole*» («*jambe*») - «*jus*» («*eau*») - «*mistoufle*» («*misère*») - «*môme*» («*enfant*») - «*motte*» («*pubis de la femme*») - «*néné*» («*sein*») - «*partouze*» («*partie de débauche à laquelle participent plusieurs personnes*») - «*paumer*» («*attraper*») - «*péquenot*» ou «*plouc*»

(«paysan») - «pétard» («postérieur») - «piaule» («pièce», «logement») - «pige» («année») - «pomme» («tête», «figure») - «pot» («postérieur») - «pote» («ami», «copain») - «putain» («prostituée») - «raide» («désargenté») - «ramponneau» («coup») - «riflard» («parapluie») - «rigolade» («hilarité») - «sagouin» («personne malpropre») - «tarin» («nez») - «s'en tartiner» («s'en moquer») - «tôle» (d'habitude, «taule» : «logement», «maison») - «toquant» («cœur») - «se torcher» («s'essuyer») - «torgnole» (habituellement «torgnole» : «gifle») - «tripaille», «tripes» («intestins») - «tronche» («tête») - «turne» («chambre») - «zigomar» («individu excentrique»).

D'où ces phrases :

-Céline fait ce portrait : «*La Mireille en plus du cul étonnant, elle avait des yeux de romance, le regard preneur, mais un nez solide, un tarin, sa vraie pénitence. [...] Elle a le vice de toutes les autres, une vraie peau de vache, une synthèse.*» (p.20). Puis Ferdinand s'en prend à elle : «*Je lui carre un tel envoi dans le pot qu'elle en a sauté du trottoir...*» (page 32).

-Ferdinand, médecin dans la banlieue, apprend les ragots qu'on colporte sur lui : «*Elle m'a rapporté des cancans bien moches. Poissonneux à ce degré-là, ce pouvait être que la Mireille... Je me suis pas trompé... Pures calomnies bien entendu. Ça parlait seulement que j'avais arrangé des partouzes avec des clientes du quartier.*» (p.32).

-Il évoque sa situation financière : «*Je touchais pas encore assez de flouze pour faire l'écrivain... Je pouvais en reprendre dans la mistoufle. Je me sentais pas bon.*» (p.32).

-Il envisage sa mort avec un terrible réalisme : «*C'est pas gratuit de crever ! C'est un beau suaire brodé d'histoires qu'il faut présenter à la Dame... C'est exigeant le dernier soupir. Le "Der des Der" Cinéma ! C'est pas tout le monde qu'est averti ! Faut se dépenser coûte que coûte ! Moi je serai bientôt en état... J'entendrai la dernière fois mon toquant faire son pfout ! baveux... puis flac ! encore... Il branlera après son aorte... comme dans un vieux manche... Ça sera terminé. Ils l'ouvriront pour se rendre compte... Sur la table en pente... Ils la verront pas ma jolie Légende, mon sifflet non plus... La Blême aura déjà tout pris... Voilà Madame, je lui dirai, vous êtes la première connaisseuse !...*» (page 39).

-Sa mère le corrigea : «*Elle me branle des grands coups de riflard en plein dans la tronche.*» (p.45).

-Sa grand-mère prit des risques : «*Avec une telle bise d'hiver [...] y avait de quoi paumer toutes les crèves*» (p.107).

-À l'oncle Arthur arriva cette mésaventure : «*son beau galure tombe au jus*» (p.129).

-Ferdinand décrit Gwendoline : «*Elle avait pas vingt piges la môme et des petits nénés insolents... et la taille de guêpe... et un pétard comme je les aime, tendu, musclé, bien fendu.*» (p.246)

-Les paysans de «*Blême-le-Petit*» adressent ces menaces à Ferdinand : «*Qu'on t'encule une bonne fois pour toutes !... Empalé de mes burnes ! Girouette ! Marcassin ! Raclure ! Où qu'il est ton vieux zigomar?... Qu'on lui retourne un peu les boyaux !...*» (p.525).

Et, dans ce domaine, Céline introduisit ses propres créations : «*chouter*» (francisation de l'anglais «*to shoot*», «*tirer au but*») - «*garcerie*» (p.45) fait à partir de «*garce*» - «*putain*» devenu adjectif dans «*ma putaine existence*» (p.45) - «*roupignolles*» (p.529) qui signifie «*testicules*».

La volonté de donner une grande place donnée à langue orale aboutit parfois à des verbatims fastidieux, à des chapelets d'injures redondantes, comme : «*sacré mille bordels du tonnerre !*» (p.89) - «*Bordel de bon Dieu de Nom de Dieu de merde !*» (p.231) - «*Va chier ! Va craquer petite foirure !*» (p.257) - «*putain de bordel de Bon Dieu de sort*» (p.373).

De la langue populaire, dans sa recherche d'une expression stylistique personnelle, Céline adopta aussi l'audace grammaticale et syntaxique. Il tendit à restituer la vigueur de l'oralité :

-En élaguant certaines liaisons grammaticales.

-En se permettant des incorrections : «*En quittant de chez lui*» (p.21) - Son père «*ferait la route en bicyclette*» (p.132).

-En utilisant le complément d'appartenance construit avec «à» : «*l'opinion à Gustin*» (p.16) - «*les pavillons à Caroline*» (p.107).

-En modifiant l'ordre des mots dans des agencements magistraux, où rien ne fut laissé au hasard, leur donnant un sens nouveau de par leur place dans la phrase et leur sonorité d'ensemble. Ainsi, il

décalai savamment des adverbes : «*Ma mère alors épouvantée horriblement*» (p.85) - «*Il transpirait à ruisseaux*» (p.127) - «*au beurre noir qu'il avait l'œil*» (p.143).

-En construisant des phrases courtes, elliptiques, très souvent exclamatrices, entrecoupées de points de suspension substitués aux signes traditionnels de ponctuation, ce qu'il appela son «*style à trous*», son «*style dentelle*», qui n'était apparu que sporadiquement dans "*Voyage au bout de la nuit*". Cela lui permit d'imprimer à chaque phrase toute une énergie, toute une vitalité ; de créer un mouvement ininterrompu ; d'organiser la matière verbale en longues et en brèves, et d'obtenir un rythme musical, le livre ayant d'ailleurs été écrit au moment où sa liaison avec la pianiste Lucienne Delforge l'avait amené à réfléchir sur ce que peut être la «*musique*» d'une œuvre littéraire. Il s'agissait pour lui d'exprimer et de provoquer l'émotion. Ces points de suspension, qui rendent haletante la lecture de ce marathon narratif, allaient devenir sa «*marque de fabrique*».

Ce fut ainsi qu'il obtint quelque chose de nouveau et d'incroyablement moderne.

Dans la seconde partie, avec Courtial des Pereires, on a droit à tout un festival de démonstrations éblouissantes, comme celle qu'il fait de son ballon, Ferdinand racontant : «*Jamais, c'est un fait, il n'aurait quitté le sol, sans avoir avant toute chose dans une causerie familière expliqué tous les détails, les principes aérostatiques. Pour mieux dominer l'assistance, il se juchait en équilibre sur le bord de la nacelle, extraordinairement décoré, redingote, panama, manchettes, un bras passé dans les cordages... Il démontrait, à la ronde, le jeu des soupapes et des valves, du guiderope, des baromètres, les lois du lest, des pesanteurs. Puis entraîné par son sujet, il abordait d'autres domaines, traitant, devisant, à bâtons rompus toujours, de la météorologie, du mirage, des vents, du cyclone... Il abordait les planètes, le jeu des étoiles... Tout arrivait à lui sourire : l'anneau... les Gémeaux... Saturne... Jupiter... Arcturus et ses contours... La Lune... Belgerophore et ses reliefs... Il mesurait tout au jugé... Sur Mars, il pouvait s'étendre... Il la connaissait très bien... C'était sa planète favorite ! Il racontait tous les canaux, leurs profils et leurs trajets ! leur flore ! comme s'il y avait pris des bains ! Il tutoyait bien les astres ! Il remportait le gros succès !*» (p.445-446).

Dans "*Mort à crédit*", Céline sut donc se faire à la fois ordurier, haletant, émouvant, profond, drôle aussi, didactique même, poétique parfois (on admire cette notation : «*La pluie d'Angleterre c'est un océan suspendu... On se noie peu à peu...*» [p.145]). On ne sait jamais vers quelle tonalité il va nous emporter, donnant souvent libre cours à une logorrhée frénétique ; ainsi quand il veut indiquer à quel point est surchargé de travail son confrère et alter ego, Gustin : «*Toute la crasse, l'envie, la rogne d'un canton s'était exercée sur sa pomme. La hargne fielleuse des plumitifs de sa propre turne il l'avait sentie passer. L'aigreur au réveil des 14 000 alcooliques de l'arrondissement, les pituites, les rétentions exténuantes des 6 422 blennorrhées qu'il n'arrivait pas à tarir, les sursauts d'ovaire des 4 376 ménopauses, l'angoisse questionneuse de 2 266 hypertendus, le mépris inconciliaire de 722 biliaires à migraine, l'obsession soupçonneuse des 47 porteurs de tænias, plus les 352 mères des enfants aux ascarides, la horde trouble, la grande tourbe des masochistes de toutes lubies. Eczémateux, albumineux, sucrés, fétides, trembloteurs, vagineuses, inutiles, les "trop", les "pas assez", les constipés, les enfoirés du repentir, tout le bourbier, le monde en transferts d'assassins, était venu refluer sur sa bouille, cascader devant ses binocles depuis trente ans, soir et matin.*» (p.30). Plus loin, le médecin de banlieue se plaint : «*Je n'ai pas toujours pratiqué la médecine, cette merde !*» (p.11) - «*J'en ai bien marre des égrotants... En voici trente emmerdeurs que je rafistole depuis tantôt... J'en peux plus... Qu'ils toussent ! Qu'ils crachent ! Qu'ils se désossoient ! Qu'ils s'empêderent ! Qu'ils s'envolent avec trente mille gaz dans le croupion !... Je m'en tartine !...*» (p.14).

Céline sembla annoncer la verve volcanique qu'il allait déployer dans ses pamphlets et dans ses romans d'après-guerre.

L'intérêt documentaire

Si, dans "Mort à crédit", abondent les situations grotesques, le roman n'en reste pas moins sérieux dans sa description truculente et féroce de certaines réalités sociales.

Le roman nous fait d'abord découvrir quelque peu la vie en banlieue dans les années trente, Ferdinand constatant, par exemple : «Après sept heures, en principe, les petits boulot sont rentrés. Leurs femmes sont dans la vaisselle, le mâle s'entortille dans les ondes radio.» (p.19).

Mais le roman présente surtout la France du tout début du XXe siècle, avant la Première Guerre mondiale, Céline indiquant d'ailleurs : «Le siècle dernier je peux en parler, je l'ai vu finir...» (p.47). Or, de ce qu'on s'est plu à appeler "la Belle Époque", il nous montra l'envers car, si elle fut imprégnée du culte du progrès technique, elle ne fut pas «belle» pour tout le monde ; elle vit la déconfiture de petites gens incapables de s'adapter au nouveau siècle, étant extrêmement difficile pour :

-Les petits commerçants qu'étaient les parents de Ferdinand qui définit bien leur situation sociale : «Ma mère, c'est pas une ouvrière...[...] C'est une petite commerçante... On a crevé dans notre famille pour l'honneur du petit commerce... On est pas nous des ouvriers ivrognes et pleins de dettes... Ah non ! Pas du tout !... Il faut pas confondre !... Trois vies, la mienne, la sienne, et puis surtout celle à mon père ont fondu dans les sacrifices...» (pages 43-44). Mais Céline n'en fit pas moins la satire des petits bourgeois qui étaient déclassés, mais qui ne s'en gonflaient pas moins afin de ressembler aux riches qu'ils révéraient. Les parents de Ferdinand incarnaient ces valeurs petites-bourgeoises : la soumission et la servilité consenties et offertes en sacrifice de soi, l'immonde apologie du travail, l'horreur même des plaisirs qui pourraient adoucir cette vie d'esclaves, la fermeture au monde en marche. D'où une rancœur qui se manifeste dans les terribles vociférations du père qui s'exprime d'ailleurs comme Céline allait le faire dans ses pamphlets.

-Les petits travailleurs, les apprentis, les artisans, qui croulaient sous les dettes, sous les crédits qu'ils ne parvenaient jamais à rembourser ; qui étaient voués à une inéluctable faillite face aux «effroyables temps modernes» marqués par l'essor du capitalisme et de la standardisation. Céline montra que les patrons successifs de Ferdinand se débattaient dans les difficultés financières, tombaient finalement dans la pauvreté, agonisaient dans une perpétuelle petite mort lente. Pour essayer de s'en sortir, il leur fallait recourir à la «débrouille» individuelle, aux inventions solitaires (celles de Courtial des Pereires qui, toutefois, «dans l'intimité n'éprouvait que du mépris, dégoût à peine dissimulable... pour tous ces tâcherons minuscules, ces mille encombreurs de la Science, tous ces calicots [«commis de magasins de nouveautés»] dévoyés, ces mille tailleurs oniriques, trafiqueurs de goupilles en chambre... Tous ces livreurs étourdis, toujours saqués, traqués, cachectiques, acharnés du "Perpétuel" de la quadrature des mondes... du "robinet magnétique"... Toute l'infime pullulation des cafouillards obsédés... des trouvailleurs de la Lune !...» (p.386).

Céline, dénonçant les blocages de toute une société, sut rendre sensible le poids de la pauvreté, celle qu'il est particulièrement difficile d'exploiter en littérature parce qu'elle n'a pas l'éclat violent et dramatique de la misère, parce qu'elle est médiocre.

D'autre part, il indiqua que les Français du temps ne virent jamais se concrétiser les promesses de progrès que leur avait fait miroiter l'Exposition universelle de Paris, qui eut même cette conséquence : «La boutique sombrait sans recours... Des bibelots on en vendait plus, même pas à des prix dérisoires... Fallait expier les folles dépenses causées par cette Exposition... Les clients, ils étaient tous raides... Ils faisaient réparer le moins possible. Ils réfléchissaient pour cent sous.» (p.112). On remarque cependant que, au fil des années, apparurent tout de même des innovations ; à son retour à Paris après son séjour en Angleterre, Ferdinand constata : «Au passage des Bérésinas, dans les étalages, partout, y avait des nombreux changements depuis que j'étais parti... [...] Un projet était à l'étude pour amener l'électricité dans toutes les boutiques du Passage ! On supprimerait alors le gaz qui sifflait dès quatre heures du soir, par ses trois cent vingt becs, et qui puait si fortement dans tout notre air confiné que certaines dames, vers sept heures, arrivaient à s'en trouver mal...[...] Sous cloche qu'on était ! sous cloche qu'il fallait demeurer ! Toujours et quand même ! Un point c'était tout !... C'était la loi du plus fort.» (p.329-330).

“Mort à crédit” nous mène en différents lieux.

Nous est surtout donné tout un tableau de Paris. On sait que la famille de Céline a habité, dans le quartier de l'Opéra, un minuscule logement du “Passage Choiseul” (au numéro 64 aujourd’hui) auquel il choisit cependant de donner le nom de «*Passage des Bérésinas*», nom qui s’explique par la défaite de la Bérésina que l’armée de Napoléon a subie lors de la retraite de Russie (dans “*Voyage au bout de la nuit*”, il avait d’ailleurs évoqué «*les quatre cent mille hallucinés embérénisés jusqu’au plumet*»), mais aussi par une allusion à un passage réel, celui des “Panoramas”. D’autre part, les déambulations des personnages dans la ville nous sont indiquées avec précision.

La banlieue est présentée aussi. C’est d’abord celle où exerce Ferdinand, qui pourrait d’ailleurs être celle qu’on vit dans “*Voyage au bout de la nuit*”, La Garenne-Rancy, puisqu’est mentionnée la «*rue Rancienne*» (p.14), tandis que son confrère, Gustin, exerce «*de l’autre côté de la Seine, à la Chapelle-Jonction*» (p.13). Puis on découvre aussi la banlieue située au nord de Saint-Germain-en-Laye car «*les pavillons à Caroline c’était plus loin que les Bourguignons... après la plaine aux Maraîchers... celle qui s’étendait à l’époque jusqu’aux bancs d’Achères....*» (p.107), et est mentionné Asnières. L’oncle Arthur s’était réfugié au sud «*sur les coteaux d’Athis-Mons*» (p.126) avec vue sur Villeneuve-Saint-Georges (p.128). La maison de la femme de Courtial des Pereires se trouve à Montretout, sur les hauteurs de Saint-Cloud.

L’aventure agricole de Courtial des Pereires se déroule dans une campagne française qui n’a rien de bucolique ; or «*Blême-le-Petit*» se situe en Picardie.

Céline nous transporte aussi en Angleterre, le pays étant découvert à deux occasions : lors de l’excursion faite en famille ; lors du séjour linguistique de Ferdinand. On s’amuse de ce jugement : «*Les Anglais, c'est drôle quand même comme dégaine, c'est mi-curé, mi-garçonnet... Ils sortent jamais de l’équivoque... Ils s’enculent plutôt...*» (p.272).

“Mort à crédit” est un riche document sur toute une époque.

L’intérêt psychologique

“Mort à crédit” nous présente toute une galerie de personnages.

On découvre d’abord le médecin qu’était devenu Ferdinand, un médecin de banlieue qui trouve que c’est un métier éprouvant, car il fait face aux misères et aux petitesse humaines. Débordé, déboussolé et surtout ennuyé par ses patients, qui, d’ailleurs, rarement le paient, il jette, sur la détresse humaine, un regard non seulement désabusé mais aussi empreint d’une forte dose de cynisme. Il ne montre plus guère la compassion qui caractérisait le Bardamu de “*Voyage au bout de la nuit*”, compassion pour cette humanité souffrante, souvent miséreuse,

L’essentiel du livre nous montre l’enfant et l’adolescent que fut auparavant Ferdinand. Or, alors que le récit d’enfance et d’adolescence propose souvent la vision idéalisée du passé et l’exaltation nostalgique d’un paradis perdu ; alors qu’on voudrait, de façon conventionnelle, que l’enfance soit synonyme d’innocence, de candeur ou de félicité, Céline, s’inscrivant dans une certaine tradition illustrée par les enfants des Thénardier dans “*Les Misérables*” de Victor Hugo), par le “*Poil de carotte*” de Jules Renard et par “*L’enfant*” de Jules Vallès, rédigea ici la chronique noire d’une existence sordide. Son Ferdinand connut une jeunesse qui ne fut qu’une succession ininterrompue de traumatismes, dans un milieu guère enthousiasmant car constitué de petites gens frustes et manquant de tout raffinement.

Il avait pourtant eu une âme soeur en sa grand-mère maternelle, sur laquelle il jette un regard aimant et apaisé, mais qu’il la perd vite, décrivant ses derniers instants avec émotion ; on sent que cette femme qui a veillé sur lui va vraiment lui manquer ; il décrit aussi le gros chagrin de sa mère qui se retire parfois pour pleurer et accomplir son deuil, tandis que son père, ne laisse filtrer aucun sentiment. Ferdinand bénéficia aussi de la protection de l’oncle Édouard, seul personnage positif, seul

parent qui l'aime, qui devine, sous ses airs de cancre buté, son intelligence, sa sensibilité, son originalité profonde, et qui, périodiquement, lui vient en aide. Oncle Édouard et la grand-mère furent les seuls êtres raisonnables qu'il ait rencontré, et ils représentent pour lui une manière de s'échapper de son milieu familial à l'ambiance délétère.

Céline se complut particulièrement dans la péjoration des parents de Ferdinand dont est dressé un impitoyable portrait.

Sa mère, Clémence, souffrait d'une jambe atrophiée qui la faisait boiter : «*Ma mère escaladait sans cesse, à cloche-pied. Ta ! pa ! tam ! Ta ! pa ! tam ! Elle se retenait à la rampe. Mon père, ça le crispait de l'entendre. Déjà il était mauvais à cause des heures qui passaient. Sans cesse il regardait sa montre. Maman en plus, et sa guibole, ça le foutait à cran pour des riens.*» (p.65). Incarnant le devoir et une exigence morale quelque peu verbeuse, elle se surmenait en s'acharnant à faire subsister son petit magasin, en montrant beaucoup d'énergie. Soumise, elle endurait les malheurs à répétition avec une résignation totale. Mais, se plaint Ferdinand, elle «*pique des colères terribles si seulement je me mets à tousser, parce que mon père c'était un costaud de la caisse, il avait les poumons solides... Je veux plus la voir, elle me crève !*» (p.44).

Son père, Auguste, aquarelliste à ses heures, se rêvant capitaine au long cours, était un petit employé de bureau dans une compagnie d'assurances, où il était en butte aux humiliantes tracasseries quotidiennes de son chef de bureau, où il subissait mille vexations pour un salaire ridicule, ce qui faisait que, ne se sentant pas estimé à sa juste valeur, il était plein de rancœur, aigri, acariâtre ; qu'il passait curieusement par des périodes de grand mutisme, n'en sortant que pour exprimer un antisémitisme ridicule, pour se mettre dans des crises de colère terribles et ridicules, contre sa femme (à laquelle, par exemple, il reprocha de ne pas voir la perfidie de «la Méhon» : «*On nous persécute ! On nous piétine ! On nous bafoue ! On me déshonore ! Et que trouves-tu à répondre ? Que j'exagère ! C'est le comble !*» [p.82]), surtout contre son fils, qu'il voyait comme un monstre atteint de tous les vices (Ferdinand indique : «*Moi-même je restais atterré, je me cherchais dans les tréfonds, de quels vices immenses, de quelles inouïes dépravations je pouvais être à la fin coupable ?*» [p.170]). Il rejettait tout ce qui ne cadrait pas avec sa raideur, avec ses certitudes d'homme bien-pensant ; d'où son explosion quand Ferdinand se trouva accusé du vol du bijou : «*Il se met à bourrer dans la table, et tant que ça peut dans les cloisons !... À deux poings fermés ! Toujours en sifflant des vapeurs... Si il s'arrête une seconde, c'est alors par derrière qu'il rue ! Il est soulevé par la colère, il plane du cul comme un bourrin ! Il choute à travers les parois... Il en ébranle la tôle entière... Il est formidable comme détente, tout le buffet en dégringole... De rafales en écroulements la scène a duré toute la nuit... Il se cabrait d'indignation et il retombait à quatre pattes !... Il aboyait comme un dogue...*» (p.221). Impitoyable, il ne laissait passer aucune occasion de donner à Ferdinand une gifle ou un coup de pied, et on peut soupçonner ici quelque exagération car nous ne comprenons presque jamais ce qui motive de si mauvais traitements. Ferdinand raconte : «*Dans la journée c'était pas drôle. C'était rare que je pleure pas une bonne partie de l'après-midi. Je prenais plus de gifles que de sourires, au magasin. Je demandais pardon à propos de n'importe quoi, j'ai demandé pardon pour tout.*» (p.56). Il s'agissait, pour son père, de l'humilier pour se venger ainsi de ce qu'il subissait à son travail. Il n'était jamais avare de remontrances, mais jamais très doué pour donner l'exemple. Formidable dans sa paranoïa, il prédisait des malheurs à venir, en déployant, avec une verve extraordinaire, des arguments d'une logique imparable ; ainsi, dans la grande accusation où il prit à témoin sa femme : «*Mais c'est lui ! Tu ne le vois donc pas, dis Ingénue ?... Mais c'est lui ce petit apache... Mais à la fin, nom de Dieu ! vas-tu comprendre que c'est lui, ce petit infernal fripouille qui nous rend tous ici malades ! L'abjecte vipère ! Mais c'est lui qui veut notre peau ! Depuis toujours qu'il nous guette ! Il veut notre cimetière ! Il le veut !... Nous le gênons ! Il ne s'en cache même plus !... Il veut nous faire crever les vieux !... C'est l'évidence ! Mais c'est clair ! Et le plus tôt possible encore ! Il est incroyable ! Mais il est pressé ! C'est nos pauvres quatre sous ! C'est notre pauvre croûte à nous qu'il guigne ! Tu ne vois donc rien ? Mais oui ! Mais oui ! Il sait bien ce qu'il fait le gredin ! Il le sait le petit salaud ! Le charognard ! La petite frappe ! Il a pas les yeux dans sa poche ! Il nous a bien vu dépérir ! Il est aussi vicieux que méchant ! Moi je peux te le dire ! Moi je le connais si tu le connais pas ! Ça a beau être mon fils !...*» (p.375-376).

Si ses parents ne faisaient que des sacrifices, encore des sacrifices, toujours des sacrifices, ils se déchiraient aussi dans des querelles qui ne rendaient pas moins étouffant le terne conformisme de leur vie quotidienne. Leurs relations étaient constamment orageuses : «*Si ma mère l'interrompait, l'appelait qu'il descende, il recommençait à râler. Ils se butaient dans le noir ensemble, dans la cage étroite, entre le premier et le deuxième. Elle épocait d'un ramponneau et d'une bordée d'engueulades. Ta ! ga ! dam ! Ta ! ga ! dam ! Pleurnichant sous la rafale elle redégringolait au sous-sol, compter sa camelote. "Je veux plus qu'on m'emmerde ! Bordel de Nom de Dieu ! Qu'ai-je donc fait au ciel ?..." La question vociférée ébranlait toute la cambuse.*» (p.65-66).

Mais, étant tous deux atteints par cette névrose d'autorité, qui est un mal bien français, ils étaient convaincus d'avoir donné naissance à un bon à rien, imposaient leur moralisme petit-bourgeois à ce fils unique, ne cessaient de lui reprocher amèrement ses manques, ne le trouvaient jamais «comme il faut», rien ne tournant comme ils le souhaitaient. Ferdinand se trouvait donc sans cesse en opposition avec eux. Toujours pressé, stressé, pressuré, la peur lui faisait lamentablement relâcher ses sphincters !

Pourtant, il eut des élans en vue de s'amender : «*Ça faisait appel à mon bon cœur ! On allait me mettre à l'épreuve. C'était fini d'être égoïste, pervers, insolite... J'allais avoir aussi mon rôle, mon but dans la vie ! Soulager maman !... Presto !... Charger, foncer sur un business !*» (p.339-340). Mais chaque tentative qu'il fit pour prouver à ses parents qu'il n'était pas le chenapan qu'ils voyaient en lui échoua lamentablement, et ne fit que les conforter dans leur idée.

Il fut donc véritablement persécuté au long d'une jeunesse sans joie. Entre les coups de sang de ce père velléitaire et les jérémiales de cette mère boiteuse, il reçut les premières leçons de la vie : la gêne des petites gens, les courbettes devant les clients, les «combines», tous les vices des adultes. Il reçut tant de reproches que, en conséquence de la méfiance manifestée à son égard, il en vint à se croire véritablement vicieux, à se conduire comme on s'attendait à ce qu'il le fasse, à paraître pervers, à être attiré vers toutes les formes de larcins, et, les adultes étant impuissants à lutter contre ces mauvais penchants autrement que par des avanies, ceux-ci ne pouvaient que se raffermir dans ce cercle vicieux.

Son seul dérivation était le sexe ; dès l'âge de six ans, il «se touche» puis «se branle» ; à l'âge de sept ans, il fait cette expérience : «*La cliente alors elle s'allonge parmi les dentelles. Elle retrousse son peignoir brusquement, elle me montre toutes ses cuisses, des grosses, son croupion et sa motte poilue, la sauvage ! Avec ses doigts elle fouille dedans... "Tiens mon tout mignon !... Viens mon amour !.... Viens me sucer là-dedans !..." Elle m'invite d'une voix bien douce... bien tendre... comme jamais on m'avait parlé. Elle se l'écarte, ça bave. / La boniche, elle se tenait plus de rigolade. C'est ça qui m'a empêché. Je me suis sauvé.*» (p.59-60). À l'âge de dix ans, il s'accoste à «Popaul», un mône un peu plus grand, dont le «rêve», «c'était l'absinthe ; sa mercière, elle lui en versait un petit apéro chaque fois qu'il rentrait et qu'il avait bien liquidé. Ça lui donnait du courage.» (p.118), dont il dit encore : «*Ça le dégoûtait pas de sucer il était cochon.*» Il se fait violer par Mme Gorloge. À l'âge de quatorze ans, au «Meanwell College», il se fait «dévorer» par un «petit mône» qui aime ça (p.732), alors qu'il est excité par la belle Nora : «*Elle avait un pot admirable, pas seulement une jolie figure... Un pétard tendu, contenu, pas gros, ni petit, à bloc dans la jupe, une fête musculaire... Ça c'est du divin, c'est mon instinct... La garce je lui aurais tout mangé, tout dévoré, moi, je le proclame... Je gardais toutes mes tentations.*» (p.265) ; en fait, il se masturbait éperdument, avant qu'elle ne vienne le rejoindre dans son lit pour de frénétiques ébats (p.314-315) après lesquels elle se suicida !

En conséquence, il grandit maladroitement et, minable, un peu voyou, nulle part à l'aise, handicapé par une scolarité primaire bâclée, victime d'une éducation nocive, quand il fut placé en apprentissage (non rémunéré), il se trouva durement ballotté entre l'autoritarisme bardé de certitudes et de morale de ses parents et la réalité du monde, dont il poursuivit l'expérience en étant exploité et en ressentant ces premières injustices d'une humanité brutale qui font des ravages sur un adolescent. Ne faisant que prolonger le règne injuste des parents, aucun de ses patrons ne le reconnut, ne l'encouragea. Il raconte : «*Je faisais pourtant des efforts... Je me forçais à l'enthousiasme... J'arrivais au magasin des heures à l'avance... Pour être mieux noté... Je partais après tous les autres... Et quand même j'étais pas bien vu... Je faisais que des conneries... J'avais la panique... Je me trompais tout le*

temps... Il faut avoir passé par là pour bien renifler sa hantise... Qu'elle vous soye à travers les tripes, passée jusqu'au cœur...» (p.163-164).

Il fit des rencontres, parfois néfastes (avec un ou deux copains d'infortune, comme «Popaul» et «le petit André» de chez Berlope ; avec Mme Gorloge), parfois pénibles (M. Merrywin), parfois passionnées (avec Nora).

On voit Ferdinand se livrer à une continue autodérision au long du récit de cette jeunesse d'une noirceur sans espoir, marquée par l'échec au niveau familial, sentimental et professionnel, ses apprentissages étant une suite d'échecs lamentables. Curieusement, au cours de son séjour au "Meanwell College", il refusa de parler anglais alors qu'il y était venu pour ça, mais se justifia joliment : «*C'est bien agréable une langue dont on ne comprend rien... C'est comme un brouillard aussi qui vadrouille dans les idées... C'est bon, y a pas vraiment meilleur... C'est admirable tant que les mots ne sortent pas du rêve...*» (p.242) ; en fait, cette prétention est impudiquement contredite plus loin : «*Je parlais bien l'anglais*» (p.349).

À son retour en France, ragaillardi par l'expérience émancipatrice qu'il avait connue en Angleterre, il alla jusqu'à accomplir un parricide symbolique, comble de la haine accumulée, après laquelle il allait encore progresser quand sa rencontre avec Courtial des Péreires fit basculer son destin.

Il put enfin acquérir de l'autonomie et trouver une sérénité toute relative car il vécut alors des aventures toujours tragi-comiques auprès de cet inventeur si brillant, si créatif, si fantasque, qui découvrait régulièrement une nouvelle idée formidable qui allait le rendre riche et célèbre, même si la richesse et la célébrité lui importaient moins que de contribuer à l'essor de l'humanité et au développement de la science. Et il la formulait avec un bagout extraordinaire, un vocabulaire à la fois précis, scientifique et drôle.

Peu à peu, et sans que l'un ou l'autre en ait pleinement conscience, Courtial devint, en quelque sorte, le père spirituel de Ferdinand qui, d'ailleurs, en vint à dire de lui : «*mon dabe*».

Mais, farfelu et inconséquent, cet homme, pourtant si aimant et si aimable, était lui aussi un inadapté, sinon un raté, exaspérant par son irresponsabilité et son égoïsme envers sa femme. On peut d'ailleurs considérer qu'il était resté quelque peu adolescent. Et il avait aussi une faille, étant un turfiste invétéré sur les hippodromes de la région parisienne, ainsi que le raconte Ferdinand : «*Il avait gagné comme ça, mon dabe, en une seule séance, à Enghien, d'un coup six cents francs sur "Carotte" et puis encore sur "Célimène" deux cent cinquante à Chantilly... Ça l'avait grisé... Il allait risquer davantage...*» (p.451). Et voilà qui cause sa chute ! et celle de Ferdinand !

On peut considérer que Céline traita, avec une étonnante maîtrise, un des plus grands et des plus passionnantes sujets qu'on puisse traiter : celui de l'éducation ; que «*Mort à crédit*» est un roman d'apprentissage, celui d'un anti-héros, qui a du mal à trouver sa place dans la société, dont la vie est, d'expérience malheureuse en expérience malheureuse, gouvernée par l'échec.

Dans cette galerie de personnages caricaturés avec une verve acerbe, une gouaille souvent méprisante, leurs traits de caractère ayant été grossis, aucun n'est épargné. Ne le sont évidemment pas les adultes, exceptés l'oncle Édouard et deux femmes, la grand-mère et la jeune Nora Merrywin, deux anges gardiens qui ne font que passer, leur disparition rapide ne faisant d'ailleurs, en fin de compte, qu'ajouter des nuances de chagrin à la désolation générale. Mais ne sont pas épargnés non plus les enfants, que ce soient ceux du "Meanwell College" où le seul qui ne soit pas vicieux et qui apparaisse comme un tant soit peu honnête est Jonkind qui, ironie mordante, est un handicapé mental ; que ce soient ceux de la bande du "Familistère" de Courtial des Péreires ; les enfants sont, dans leur ensemble, vils, indisciplinés, profondément amoraux.

Cet ensemble donne une vision plutôt triste de l'humanité !

Les idées

Dans "Mort à crédit", Céline se fit moins donneur de leçons que dans "Voyage au bout de la nuit", mais on y lit tout de même des réflexions et des aphorismes sur la laideur du monde, dont voici des exemples :

- «*On se fatigue de tout sauf de dormir et de rêvasser.*» (p.72).
- «*Les malheurs ça se fatigue aussi...*» (p.195).
- «*C'est le roman qui pousse au crime bien pire que l'alcool...*» (p.346).
- «*Dès que dans l'existence ça va un tout petit peu mieux, on ne pense plus qu'aux saloperies.*» (p.402).

Dans "La légende du roi Krogold", qui revient comme un leitmotiv dans tout le début du roman on lit : «*Il n'est point de douceur en ce monde*» (p.24).

- «*Souvent les personnes délicates c'est des personnes qui peuvent pas jouir.*» (p.25).

De conseils, on ne trouve guère que ceux que donne Courtial des Pereires : «*Point de hâte !... Point de cafouillages !... De brutalité !... [...] La brusquerie fait tout rater ! C'est la précipitation qui culbute tous les pronostics !... Les plus fructueuses entreprises sont celles qui mûrissent très lentement !*» (p.434).

Céline, se réjouissant d'ailleurs de son goût de la beauté des femmes : «*J'étais un rentier d'Esthétique. J'en avais mangé de la fesse et de la merveilleuse... je dois le confesser de la vraie lumière. J'avais bouffé de l'infini.*» (p.19), eut, ici encore, en matière de sexualité, comme on l'a vu, des propos obscènes. Et il manifesta aussi une misogynie qui lui fit présenter des femmes obnubilées par une sexualité débridée, et notamment des femmes riches entretenant Ferdinand enfant ou jeune homme. Il laissa transparaître une indifférence à l'amour qui lui fit reconnaître : «*Pour bien enchaîner ma Légende j'aurais pu me documenter auprès de personnes délicates... accoutumées aux sentiments... aux mille variantes des tons d'amours... / J'aime mieux me débrouiller tout seul.*» (p.25), quitte donc à ne pas pouvoir parler de doux sentiments !

Alors que "Voyage au bout de la nuit" se caractérise par la compassion dont fait preuve Bardamu, Ferdinand n'a plus, dans "Mort à crédit", qu'un regard sans concession. Mais, même si, dans le tableau de ses malheurs, on peut sentir poindre quelque peu de complaisance dans le malheur, voire de masochisme, il laissa s'exprimer une critique de son attitude : «*Tu pourrais, c'était l'opinion à Gustin, raconter des choses agréables... de temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie... Dans un sens, c'est assez exact. Y a de la manie dans mon cas, de la partialité.*» (p.16).

Il reste que son constat est marqué d'une grande violence, empreint d'une forte dose de cynisme.

Il porte d'abord sur la société dont est dénoncé crûment le caractère factice et artificiel, sur le monde moderne qui est rejeté. Dans la virulente satire des petits-bourgeois à laquelle il se livre, s'exprime une véritable haine de classe ; en effet, on peut relever cette vêlemente affirmation : «*La vraie haine, elle vient du fond, elle vient de la jeunesse, perdue au boulot sans défense. Alors celle-là qu'on en crève. Y en aura encore si profond qu'il en restera tout de même partout. Il en jutera sur la terre assez pour qu'elle empoisonne, qu'il pousse plus dessus que des vacheries, ente des morts, entre les hommes*» (p.164). Mais cette haine est une haine sans programme ni revendication ; elle est celle que Céline éprouva toute sa vie pour l'Autorité et pour toutes les figures qui la symbolisent qu'il dénonce avec la volonté farouche de provoquer. Dans ces souvenirs de jeunesse la sujexion des humbles apparaît sans remède.

Céline posa surtout son regard sur la détresse d'une humanité souffrante. Son goût de la noirceur nihiliste lui fit présenter une vision chaotique et antihéroïque de la condition humaine, à la fois burlesque et tragique, dans des outrances à rebours des lieux communs. Et il marqua bien son total désespoir par cette terrible perspective de l'absurdité de l'existence : «*Ma mère [...] a tout fait pour que je vive, c'est naître qu'il aurait pas fallu.*» (p.56).

C'est, du fait de cette conception fondamentalement pessimiste, que se fait sentir dans le livre l'omniprésence de la mort. Au début, dans un accès de pure désespérance, est exprimé le regret de la mort de Madame Bérengé : «*Nous voici encore seuls. Tout cela est si lent, si lourd, si triste... Bientôt je serai vieux. Et ce sera enfin fini. Il est venu tant de monde dans ma chambre. Ils ont dit des choses. Ils ne m'ont pas dit grand-chose. Ils sont partis. Ils sont devenus vieux, misérables et lents*

chacun dans un coin du monde. / Hier à huit heures Madame Bérenge, la concierge, est morte. Une grande tempête s'élève de la nuit. Tout en haut, où nous sommes, la maison tremble. C'était une douce et gentille fidèle amie. Demain on l'enterre rue des Saules. Elle était vraiment vieille, tout au bout de la vieillesse. Je lui ai dit dès le premier jour quand elle a toussé : "Ne vous allongez pas surtout !... Restez assise dans votre lit !" Je me méfiais. Et puis voilà... Et puis tant pis...» (p.11). On assiste aussi aux suicides de Nora et de Courtial des Péreire. Surtout, comme on l'a indiqué plus haut, à travers Ferdinand, c'est Céline lui-même qui prévoit sa propre mort (p.39). Auparavant, il avait déclaré : «*Le jour où il le faudrait j'avais presque de quoi en moi me payer la mort !*» (p.19) à quoi répond : «*C'est pas gratuit de crever !*» (p.39) ; s'impose donc l'idée que mourir, c'est vraiment payer ; que ce qui précède la mort, c'est-à-dire la vie où l'on ne fait que peu à peu se diminuer, s'entamer, s'altérer, morceau après morceau, n'est que la «*mort à crédit*», car, en vivant, nous ne cessons de la payer à tempérament. Ainsi s'éclaire le titre du livre, qui cogne mais peut rester énigmatique ! Et on lit encore : «*Ah ! s'amuser avec sa mort tout pendant qu'il la fabrique, ça c'est tout l'Homme.*» (p.22).

La destinée de l'œuvre

Le roman, dédié à Lucien Descaves, fut publié par les "Éditions Denoël et Steele". Mais l'édition commercialisée, mise en vente le 12 mai 1936, était amputée de larges passages qui étaient en blanc parce que Denoël les avait jugés obscènes. Seuls les exemplaires hors commerce, au nombre de cent dix-sept, eurent droit au texte intégral.

Si "*Voyage au bout de la nuit*" avait divisé la critique, '*Mort à crédit*', s'il se vendit bien, mais loin des proportions attendues, malgré la précaution prise par l'éditeur, fut quasiment unanimement éreinté par les critiques.

À droite, on était offusqué par les sentiments du narrateur à l'égard de ses parents, par l'obscénité de maints passages (on parla de «vocabulaire d'égout», de «florilège de vespasiennes», de personnages ravalés à leur animalité ; et les «blancs» firent jaser), par la dégradation «volontaire» de l'image de l'être humain à laquelle Céline était accusé de se livrer ; on se détournait de tant de noirceur, de pessimisme, de violence, de désespérance, de boue, de fesses et de ricanements. Le 9 juin 1936, Alain Laubreaux, dans "La dépêche de Toulouse", émit ce jugement : «Un style exécrible [...] rempli de procédés bassement littéraires...».

Même si on était en pleine euphorie du "Front populaire", le roman fut même rejeté par des gens de gauche qui avaient aimé et défendu "*Voyage au bout de la nuit*" ; dans le meilleur des cas, peu sensibles aux qualités éminentes du styliste, ils gardèrent un dédaigneux silence ; d'autres virent dans le roman une trahison, en considérant que l'engagement idéologique avait presque disparu ; que se dissipait l'illusion qui avait fait croire que Céline était de gauche. Dans "L'humanité" du 15 juillet 1936, Paul Nizan écrivit : «Il y avait dans le "*Voyage*" une inoubliable dénonciation de la guerre, des colonies. Céline ne dénonce plus aujourd'hui que les pauvres et les vaincus.» Élie Faure jugea simplement que Céline «piétine dans la merde». Malraux et Queneau, qui avaient salué "*Voyage au bout de la nuit*", reculèrent devant '*Mort à crédit*'. Simone de Beauvoir allait prétendre (mais longtemps après, en 1960) qu'elle et Jean-Paul Sartre auraient alors vu dans le roman «un certain mépris haineux des petites gens qui est une attitude préfasciste».

Quant au public, une grande partie fut choquée par l'extrême cruauté du regard porté par Céline sur l'humanité.

Fut même générée une polémique qui devint si violente que Denoël fut réduit à prendre lui-même, dans une "*Apologie de "Mort à crédit"*", la défense du livre qu'il avait publié.

Céline fut blessé de ce feu nourri d'attaques dirigées contre son livre. Certains biographes voient d'ailleurs la naissance chez lui d'un profond ressentiment qui le fit alors renoncer pour un temps à sa production romanesque, et qui allait bientôt trouver sa plus vive expression dans ses pamphlets antisémites.

Cependant, par la suite, la popularité de '*Mort à crédit*' s'accrut progressivement, et le succès commercial finit par venir à la longue.

En 1942, parut une nouvelle édition du livre illustrée de 16 dessins à l'encre de Chine de l'ami de Céline, Gen Paul.

En novembre de cette année-là, Henry Miller écrivit à Lawrence Durrell : «Je viens de terminer la lecture de “*Mort à crédit*” de Céline. [...] J'ai couru à travers les deux cents dernières pages. Magnifiques. Féroces. Je suis persuadé qu'il est toujours le meilleur écrivain actuel. Quand ils auront battu les puissances de l'Axe, il faudra qu'ils règlent encore son compte à Céline, je crois. Il a plus de dynamite en lui qu'Hitler n'en a jamais eu. [...] Mais quel amusement ! [...] Un humour à faire cailler le sang» (dans “*Durrell / Miller, Une correspondance privée*” [1963]).

En 1943, René Barjavel plaça en épigraphe de son roman d'anticipation, “*Ravage*”, cette phrase de “*Mort à crédit*” : «*L'avenir c'est pas une plaisanterie...*» (p.313).

En 1944, dans sa préface à “*Guignol's band*”, Céline se plaignit : «”*Mort à crédit*” fut accueilli, qu'on s'en rappelle, par un de ces tirs de barrage comme on n'en avait pas vu souvent, d'intensité, de hargne et de fiel ! Tout le ban, le fin fond de la Critique, au sacré complet, calotins, maçons, youtrons, rombiers et rombières, binocleux, chuchoteux, athlètes, gratté-culs, toute la Légion, toute là debout, hagarde, déconnante l'écume !».

En 1952, le texte intégral parut dans la “Collection Soleil” de Gallimard.

En 1958, le livre parut en une édition de poche qui n'allait cependant jamais égaler ni même approcher le succès de “*Voyage au bout de la nuit*”.

En 1973, André Malraux, disant avoir relu les romans de Céline, déclara : «”*Mort à crédit*” m'a paru illisible. Il y a quelques épisodes très réussis mais le reste du temps la mécanique tourne. [...] Il n'y a pas de raison que ça finisse.»

Vers 1980, Maurice Pialat envisagea de porter le livre à l'écran

En 1991 parut une édition illustrée par le bédéiste Jacques Tardi.

Aux yeux des lecteurs d'aujourd'hui, “*Mort à crédit*” n'a rien perdu de sa puissance, mais se voit tout de même préférer le chef-d'œuvre de Céline qu'est “*Voyage au bout de la nuit*”.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com